

Au Pays basque espagnol, Chillida Leku renaît

Fermé depuis huit ans, le musée créé de son vivant par le sculpteur Eduardo Chillida, en 2000, rouvre ses portes

REPORTAGE
JEREMIAH (ESPAGNE)

Saint-Sébastien est à moins de dix minutes de route, mais on est en pleine nature, dans un havre vert comme hors du temps. C'est sur cette colline du Pays basque espagnol, à Hernani, que le sculpteur Eduardo Chillida (1924-2009) avait ouvert, en 2000, deux ans avant sa mort, Chillida Leku, littéralement « le lieu de Chillida ». Tout avait commencé par une promenade au début des années 1980, et la découverte du Caserio, cette ferme du XVI^e siècle à l'abandon qui trônait dans le paysage. Il l'avait acquise, puis avait acheté, au fil des années et des besoins d'espace – pour poser et patiner ses monumentales sculptures –, des parcelles de terrain tout autour, jusqu'à atteindre les 11 hectares actuels.

Bien que l'attractivité du lieu ne se soit jamais démentie, et malgré un clan Chillida soudé autour du projet que leur père avait mûri comme un rêve, Chillida Leku avait dû fermer ses portes en 2011 (restant ouvert sur rendez-vous). L'« utopie » d'un sous-sol de sculptures a chancelé sous les contraintes d'entretien. La solution est venue de la mega-galerie Hauser & Wirth, aux racines zurichaises, qui a essaimé à New York, Los Angeles, Hongkong, Londres, dans le Somerset, à Gstaad et à Saint-Moritz.

« Un moment propice »

Un accord confidentiel a été passé en 2017 : désormais Hauser & Wirth représente la succession de Chillida avec la famille. Une exclusivité pour la galerie, qui a apporté son soutien financier aux travaux et gère la visibilité et le management des lieux dans cette région d'Espagne où la culture est montée en puis-

sance, entre l'installation du Guggenheim à Bilbao, il y a plus de vingt ans, et l'ouverture du Centre Botin à Santander, il y a deux ans. « C'est un moment propice, il y a une synergie », confirme la directrice des lieux, Mireia Massagué, qui espère attirer 100 000 visiteurs annuels.

Pour remodeler le site, Hauser & Wirth a fait appel au paysagiste néerlandais Piet Oudolf, gourou des jardins qui a notamment végétalisé la High Line à New York, et à l'architecte et designer Luis Laplace, Argentin installé à Paris. Leur mission : subtilement réenchâsser la belle endormie, en respectant la simplicité des lieux. « Je suis l'architecte invisible ici, dit en s'armant Luis Laplace. Eduardo Chillida est un artiste qui touche les architectes, car tout est question de volumes, de vides et de matières dans son travail. Il a été très attentif à l'architecture et aux charpentes du Caserio. Il en a fait une immense sculpture. » Répondant de façon très fonctionnelle, ajoutant ce qu'il manquait, comme des espaces d'accueil du public, lui a encore épuré l'espace et valorisé les matières.

C'est en extérieur que ses œuvres s'offrent d'abord au regard. Elles l'accrochent, comme avec l'immense *Buscando la luz* (« à la recherche de la lumière »), qui s'élève comme un arbre à plus de 8 mètres, ou sont traversées par lui, comme l'Arc de la liberté, une commande de la Ville de Paris que l'artiste a finalement préféré garder dans cet environnement. On peut pénétrer dans ce volume ouvert, le toucher et constater que, malgré les contorsions du métal, épais, nulles soudure n'est utilisée.

Pas de vide caché chez Chillida : l'acier est toujours plein, les morceaux sont assemblés avec des boisements, s'emboîtent ou s'embrassent. Acier massif, albâtre évide



« Buscando la luz I », d'Eduardo Chillida. ANDER GELBERG

Pas de vide caché : l'acier est toujours plein, les morceaux sont assemblés avec des boisements

laissant passer la lumière, blocs de terre cuite incisés aux allures de puzzles en 3D : la matière se conjugue à l'espace, fait dialoguer densités et temporalités, cherche le point d'accord des éléments.

Sens de la « gravitation »

Entre élévation et sens de la « gravitation », mot qui donne son nom à de nombreuses œuvres, l'ensemble est empreint de spiritualité. La pièce la plus lourde pèse plus de 63 tonnes, mais ses œuvres de papier, dessins poésies plumes, sont gracieusement soumises à cette même attraction terrestre, suspendues par des fils. Entre les feuilles, les espaces sont fins comme le souffle.

En intérieur, l'acrochage inaugural offre une traversée chrono-

logique du travail de Chillida, des plâtres de ses débuts, à Paris, au tournant des années 1950, jusqu'aux « Aromas » de ses œuvres pour l'espace public à travers le monde. Il préfère ce terme olfactif à celui de maquette, car il ne s'agissait pas de le reproduire à l'identique, les matériaux ne réagissant pas de la même manière à des échelles différentes.

Beaucoup de ses projets se sont inscrits sur le long cours, des séries ont traversé toute sa carrière. La plus intime rassemble les merveilleux dessins qu'il a faits de ses mains marquées par l'effort. La plus monumentale est celle des *Peñones* de vent, motif décliné une vingtaine de fois depuis les années 1950. Il y en a un dans le parc, mais le mieux est de se rendre à Saint-Sébastien, où trois de ces étranges mains d'acier crochétées le vent à flanc de rocher au milieu des éléments. Un instant d'éternité mûri pendant plus de dix ans dans un lieu du bout du monde, qu'il avait investi en 1977 en hommage à sa ville natale.

EMMANUELLE JACQUONNET

Chillida Leku, à Hernani, ouvert de 10 heures à 20 heures. 12 €.

En 1976, Zappa et son orchestre au complet

Un coffret de 5 CD permet de découvrir les inédits d'une formation éphémère du guitariste, chanteur et auteur-compositeur

MUSIQUE

Voix de stentor, Don Pardo, qui collabore à l'émission de divertissement « Saturday Night Live » de la chaîne américaine NBC, annonce que les spectateurs du Palladium, à New York, vont assister à « l'événement musical le plus important de l'année 1976 ». Quatre concerts, du 26 au 29 décembre, par « le plus grand groupe non découvert en Amérique ».

Soit celui du guitariste, chanteur et auteur-compositeur Frank Zappa et des musiciens avec lesquels il tourne depuis plusieurs mois (Ray White, guitare, Eddie Jobson, claviers, violon, Patrick O'Leary, basse, et Terry Bozzio, batterie, tous chanteurs) avec, en invités, une section de vents, les percussionnistes Ruth Underwood et David Samuel, et Pardo en narrateur pour quelques chansons et en maître de cérémonie. Une formation de premier ordre, éphémère (pour ces seuls concerts), de fait l'un des sommets de la musique de Zappa.

La durée des concerts, avec un répertoire fixe d'anciennes compositions et de nouveautés, répétées quelques jours plus tôt, passe de plus de deux heures, le 26 décembre, à plus de trois, le 29, en fonction des solos et des évolutions d'un même titre. Tout est enregistré. Un double album 33-tours, avec des extraits des quatre concerts, est publié en mars 1978 – délai dû à un litige avec la maison de disques Warner Bros., qui distribue alors les albums de Zappa.

On en retrouve le mixage d'origine sur le premier CD d'un coffret de cinq, *Zappa in New York 40th Anniversary*, qui propose en bonus une profusion d'inédits. En pièce de résistance, les près de trente minutes de *Black Napkins*, où s'enchaînent des parties solistes épiques (Zappa, Randy Brecker à la trompette, Jobson au violon, Michael Brecker au saxophone ténor...).

De bout en bout, les musiciens se tiennent à leur place exacte dans le labyrinthe d'entrelacs rythmiques, de mélodies croisées, de complexités harmoniques, de contrastes de dynamiques et de références juxtaposées à des genres qui sont l'ordinaire des compositions de Zappa, mort en 1993, à l'âge de 52 ans. Les vents (entre les frères Brecker, Lou Marini au

saxophone alto et à la flûte, Ronnie Cuber au saxophone baryton et à la clarinette, Tom Malone au trombone et à la trompette) et les percussionnistes n'ont eu que quelques jours pour se mettre le répertoire dans les doigts – même Ruth Underwood, qui a joué régulièrement avec Zappa depuis 1970, aura passé de longues heures à se familiariser avec les nouveaux arrangements.

Tous font merveille. Dans les chansons, parodies, satires et commentaires sociaux, dont *The Torture Never Stops*, *Honey Don't You Want a Man Like Me* ou *Punky's Whips*, retiré de l'enregistrement original et objet d'un litige avec Warner, dont les responsables craignaient que le chanteur et guitariste Punky Meadows, du groupe Angel, cité dans la chanson, ne fasse un procès pour cette présentation salace des désirs d'un fan.

Formations à grand effectif

Et bien sûr dans les pièces instrumentales, du court *Mane Needs Women* à *The Purple Lagoon*, en passant par *Sofa*, *Cruisin' for Burgers* et *The Black Page*, composition soliste pour Terry Bozzio avant de devenir un arrangement orchestral. En bonus aux souvenirs de ces soirées, Ruth Underwood vient clore le cinquième CD par une version au piano enregistrée chez elle en novembre 2017.

Cet orchestre s'inscrit dans l'histoire des formations à grand effectif, les plus ambitieuses de Zappa en dehors de l'écriture pour ensemble symphonique : la dizaine de musiciens des *Mothers of Invention* à la fin des années 1960, la vingtaine de ceux du *Grand Wazoo* en 1972, ou les onze rassemblés pour la dernière tournée de Zappa en 1988, aux États-Unis et en Europe. Tous ces groupes ont été liés par des publications d'archives. A l'exception d'un éphémère orchestre, *Dabnucals* (Emuukha Electric Symphony Orchestra, et de ses près de quarante musiciens (vents, percussions, cordes), qui a vécu le temps de deux concerts à Los Angeles, les 17 et 18 décembre 1975, et d'une séance d'enregistrement le lendemain. ■

SYLVAIN SOLIER

Zappa in New York, 40th Anniversary, 1 coffret de 5 CD Records/Universal Music.

A Lorient, Hydrophone fait résonner le béton

L'enseigne a installé deux salles de concerts et cinq studios dans l'ancienne base sous-marine allemande de la cité morbihannaise

ARCHITECTURE

Au terme d'une consultation sur Facebook, c'est une Lorientaise qui a trouvé le nom. Fiché dans les entrailles de deux abîmes de béton de l'un des imposants blockhaus de l'ancienne base sous-marine allemande, Hydrophone, inauguré le 20 mars, est le nouveau fer de lance de l'association Musiques d'aujourd'hui en pays de Lorient (MAPL), dans le Morbihan.

La longueur du site (120 mètres) a demandé d'aller chercher la lumière à ses extrémités. Conséquence : tel un disque vinyle, la nouvelle enseigne possède deux « plages » : une Face A, soit un hall d'accueil, un bar et deux salles de concerts de très belle tenue, de 200 et 500 places ; et une Face B accueillant l'administration, cinq studios de répétition et d'enre-

gistement équipés, deux régies son. Entre les deux : un espace de 900 mètres carrés pour un usage événementiel.

Créée en 1993 pour répondre aux besoins des amateurs et professionnels du milieu des musiques actuelles – on estime entre 150 et 180 le nombre de groupes locaux concernés –, MAPL a obtenu, en 2002, une délégation de service public par les communes de l'agglomération. En 2013, le conseil communautaire a validé l'implantation de l'association dans les nefs 5 et 6 du bloc K2 de l'ancienne base. Exit les halles de Merville et la salle du Manège dans le centre-ville, jusqu'alors exploitées.

Le projet s'inscrit dans le cadre d'une singulière reconversion. Le renouveau de la vie musicale a trouvé sa place dans « une architecture colossale destinée à accueillir les sous-marins de la

Kriegsmarine, à l'origine de la destruction de la ville [en 1943], souligne le maire de Lorient, Norbert Métaurie. Nous voulions conserver l'aspect patrimonial, mais pas contempler, de ces lieux de mémoire. Dans un espace fait pour la guerre et pour détruire, on investit dans la musique et la culture. C'est un clin d'œil à l'histoire ».

La difficulté du chantier, sans grue ni ascenseur, commencé en octobre 2017, a notamment été d'assurer l'étanchéité des lieux. Ou, comme le résume le maire, « comment mettre la boîte dans la boîte ? ». La totalité du bâtiment, dont l'état brut de décoffrage a été intégré au calcul acoustique, est en béton armé d'une épaisseur allant de deux à quatre mètres. Mais ces mensurations hors norme ne suffisent pas à mettre hors d'eau l'intérieur des volumes, intégralement ciblés, dans lesquels doit en-

trer Hydrophone. La solution : un surtoit protecteur de 20 000 mètres carrés couvre la totalité du K2, sur lequel a été installée la plus grande ferme solaire urbaine de France, capable de produire 3,3 gigawatts-heures par an, soit le besoin en électricité de mille foyers.

Composée de longues lignes brisées, la couverture devait aussi répondre à des contraintes de pente liées aux écoulements. Le directeur de l'architecture et du patrimoine de Lorient Agglomération, Philippe Loisy, et l'architecte Noël Francolin ont voulu « se démarquer de l'objet patrimonial ». Ils ont décalé leur dessin de la trame formée par les contreforts verticaux séparant les abîmes où se trouvaient, à sec, les sous-marins en révision. Et qui accueille désormais des équipements au service de la course au large ou de l'activité de plaisance.

L'histoire, ici, a aussi un poids tangible. Le pourtour du K2 est cerné d'une galeite de béton de 5 mètres de largeur dont on n'a pas pu sonder la profondeur. L'extension où se trouvent l'accueil de la Face A, les loges et l'arrière-scène, et qui sert également d'enseigne à Hydrophone, ne pouvait être construite en béton. L'objet en verre, bois et métal, blanc et rouge, a simplement été posé sur le sol.

« Dans un espace fait pour la guerre, on investit dans la musique, c'est un clin d'œil à l'histoire »

NORBERT MÉTURIÉ
maire de Lorient

« La base de Lorient n'est ni inscrite ni classée à l'inventaire des monuments historiques, rappelle Nathalie Defrade, animatrice de l'architecture et du patrimoine pour la ville de Lorient. Elle dispose du label "Architecture remarquable du XX^e siècle", qui ne revêt aucun caractère contraignant. » Si l'état est favorable à la protection des lieux (la direction régionale des affaires culturelles avait mandaté l'architecte Philippe Prost pour faire des relevés), la ville est plus réticente. Est-ce par peur que cela entrave les projets économiques déjà nombreux dans et autour des blockhaus ? En attendant, sur les 4,3 millions d'euros de l'opération, 1,2 million ont été consacrés au décapage et à la fixation des 9 000 mètres carrés de façades en béton. Un travail de restauration, en quelque sorte. ■

JEAN-JACQUES LARROCHELLE